

Retour sur un manuel d'action culturelle et son auteur

Le facteur C : L'avenir passe par la culture, de Simon Brault, Éditions Voix parallèles, 166 p.

Simon Brault. Prendre fait et cause pour la culture, de Laurence Prud'homme, Aurélie Dubois-Prud'homme et Laurent Lapierre, Presses de l'Université du Québec, 133 p.

Louis Patrick Leroux

Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, L. P. (2013). Retour sur un manuel d'action culturelle et son auteur / *Le facteur C : L'avenir passe par la culture*, de Simon Brault, Éditions Voix parallèles, 166 p. / *Simon Brault. Prendre fait et cause pour la culture*, de Laurence Prud'homme, Aurélie Dubois-Prud'homme et Laurent Lapierre, Presses de l'Université du Québec, 133 p. *Spirale*, (245), 55–57.

Jasmine Catudal, d'un *off* parallèle mais indépendant, le OFFTA. Si la programmation majoritairement locale et émergente du OFFTA vient combler ce que d'aucuns perçoivent comme les manques d'un FTA qui doit aussi regarder vers l'étranger et les créateurs québécois reconnus, l'un et l'autre se rejoignent en partie dans la relève québécoise qu'ils suivent ou soutiennent.

Ces festivals et les jeunes artistes qui s'y produisent évoluent ainsi dans un espace semblable, un « crêneau » du champ théâtral qu'ils partagent avec quelques diffuseurs spécialisés, dont les plus importants sont multidisciplinaires comme eux, c'est-à-dire l'Usine C et, depuis que Jack Udashkin l'a sauvé *in extremis* de la faillite en 2007, le très actif Théâtre La Chapelle. Combinée à celles du FTA et du OFFTA, l'offre théâtrale de ces deux diffuseurs assure — en saison — une tribune et un soutien à une relève contemporaine qu'on s'attache ou qu'on soutient, dans le meilleur des cas, à coups de coproductions ou de résidences de création. On ne s'étonnera guère si les créateurs déjà nommés plus haut, à une exception près, ont récemment présenté leur travail dans au moins deux de ces quatre lieux ouverts (quoique différemment) à la relève théâtrale.

Au final, l'espace privilégié dans lequel circule présentement une frange significative des artistes émergents est en grande partie redevable à des directions artistiques dont les mandats et les sensibilités s'orientent vers la « création

contemporaine⁴ », souvent dans un souci de « *décloisonnement des pratiques artistiques contemporaines*⁵ », voire même avec la volonté quelque peu paradoxale « *d'enrichir [un] patrimoine artistique* », lui aussi « *contemporain*⁶ ». Cette rhétorique commune, cet *ethos* du contemporain dont se prévalent les festivals TransAmériques et OFFTA mais aussi un diffuseur comme La Chapelle, a quelque chose de résolument performatif dans la mesure où le contemporain, en tant que fait linguistique et acte perlocutoire, est justement « *construit par la portée de la parole*⁷ ». Désignant ainsi le sens de leur action et, du même coup, les artistes qu'ils promeuvent, s'inscrivant tout à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du milieu théâtral (parce qu'œuvrant aussi dans celui de la danse, de la performance, des arts visuels...), ils incarnent et définissent dans un équilibre précaire, toujours à négocier, ce qui est aujourd'hui contemporain : une saisie, décalée, de leur temps. ┘

1. Voir notamment David Lavoie, « Gestionnaire de théâtre au bord de la crise de nerf », *Le Devoir*, 30 novembre 2007.

2. Cf. « Crise de croissance de l'institution théâtrale québécoise », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 2008, vol. 11, n° 2, p. 159-167.

3. Marie-Dominique Popelard, « Devenir contemporain », dans Catherine Naugrette, Catherine (dir.), *Qu'est-ce que le contemporain ?*, volume 1, Paris, L'Harmattan, coll. « Arts et médias », 2011, p. 24.

4. <http://www.fta.qc.ca/fr/pages/vision-artistique>, site consulté le 15 mai 2013.

5. <http://www.offta.com/mission-et-historique>, site consulté le 15 mai 2013.

6. <http://lachapelle.org/la-chapelle/mission/>, site consulté le 15 mai 2013.

7. Marie-Dominique Popelard, *Ibid.*

Retour sur un manuel d'action culturelle et son auteur



PAR LOUIS PATRICK LEROUX

LE FACTEUR C : L'AVENIR PASSE PAR LA CULTURE

de Simon Brault

Éditions Voix parallèles, 166 p.

SIMON BRAULT. PRENDRE FAIT ET CAUSE POUR LA CULTURE

de Laurence Prud'homme, Aurélie Dubois-Prud'homme et Laurent Lapierre

Presses de l'Université du Québec, 133 p.

Simon Brault s'est imposé, au cours de la dernière décennie, par son action rassembleuse et par sa réflexion sur la pertinence de la culture dans les arènes municipale et fédérale. Directeur général de l'École nationale de théâtre du Canada depuis 1997, vice-président du Conseil des arts du Canada depuis 2004, président-fondateur de Culture Montréal et instigateur des Journées de la culture, le comp-

table et gestionnaire a révélé ses qualités de penseur et de fin politique. Son ouvrage *Le facteur C : l'avenir passe par la culture*, lui a permis de consigner ses réflexions nées d'une activité soutenue dans le milieu culturel montréalais. Traduit en anglais sous le titre lapidaire (et nettement plus efficace) de *No Culture, No Future*, l'ouvrage est écrit dans un style plus près du rapport administratif que de l'essai, avec une synthèse

présentée en tête de chapitre, la présentation d'énoncés thématiques suivis d'une démonstration puisant à l'anecdote, le tout appuyé par des lectures pertinentes et bien intégrées (généralement des rapports gouvernementaux ou d'organismes culturels). Brault ne s'en cache pas et il le dira dans une entrevue citée sur la page web de l'École nationale de théâtre : « Le Facteur C est un ouvrage très concret; c'est presque un manuel d'action culturelle pour le Canada en 2010. » L'essai se lit effectivement ainsi, tout en permettant à l'auteur de transmettre sa passion pour l'action culturelle et les moyens de sa mise en œuvre cohérente.

« INDICE BOHÉMIEN » ET MÉTROPOLE CULTURELLE

L'auteur est à l'affût de ce qui se discute et s'écrit dans les domaines de la participation culturelle, du lobby des arts, du *branding* et de l'urbanisme. On peut toutefois lui reprocher de s'en tenir à des documents issus de la pratique (avec leurs limites et leur penchant *bon-ententiste*) et de ne pas entrer en dialogue avec des ouvrages savants essentiels à une réflexion sur le statut de l'art dans notre société, tel *La culture contre l'art* (PUQ, 1990) de Josette Féral. Certaines lectures relèvent parfois du volontarisme enthousiaste de celui qui a trouvé la recette : on pense à son adhésion — et de la part de nombreux autres gestionnaires de la culture et d'élus municipaux — à « l'indice bohémien » que Richard Florida préconisait dans son ouvrage *The Rise of the Creative Class* et dans ses conférences à prix d'or (souvent données à des municipalités qui n'avaient ni les ressources ni la tradition d'engagement citoyen, ou encore moins la population diversifiée, éduquée et jeune de Montréal). Depuis, on sait que l'analyse de la méthodologie de Florida et un examen attentif, par les économistes urbains, des retombées réelles des modèles proposés, nous obligent à modérer nos attentes et, surtout, à rassembler, à réseauter et à entretenir les forces vives culturelles et politiques, comme on l'a fait à Montréal. N'en demeure pas moins que la rencontre de Simon Brault et de Richard Florida a été déterminante dans la mesure où l'universitaire américain offrait des arguments économiques et sociaux relativement à l'importance d'un tissu urbain mixte, jeune, éduqué, bien doté en créateurs, et où Brault, pour sa part, trouvait un terrain de recherche (et de succès correspondant parfaitement au modèle préconisé par Florida). Dans cette perspective, Montréal n'aurait plus à se comparer, économiquement, à Toronto, mais plutôt aux villes « branchées » telles que Austin, Brooklyn ou Portland. L'intuition des créateurs se verrait ainsi confirmée : l'avenir passera par une participation culturelle rassembleuse et non pas par un développement économique strictement industriel. Montréal pourra s'imaginer *métropole culturelle* et être dans le coup...

LA CULTURE POUR TOUS

Le moteur de l'action culturelle, selon Simon Brault, trouve sa source dans la conviction profonde qu'il faut « ramener la culture au cœur de l'expérience humaine », indissociable d'une pratique citoyenne. Si son rôle de gestionnaire à l'École nationale de théâtre l'a sensibilisé aux enjeux et aux pratiques artistiques, son éveil à l'engagement culturel et citoyen aura

lieu lors de la rénovation du Monument National au début des années 1990.

Il se rapproche alors de ses pairs issus des grandes institutions culturelles et du milieu privé au moment où on cherche à donner un sens civique à l'activité culturelle montréalaise, au moment même où on cherche à rendre la culture aussi pertinente qu'inévitable dans les grandes discussions sociales et dans le quotidien des Montréalais. Naîtront alors de ces échanges des projets marquants : la création des « Journées de la culture » préconisant un accès optimal à « la culture pour tous » ou la fondation de l'organisme Culture Montréal, offrant moins une tribune au milieu culturel qu'un espace de dialogue et de valorisation permettant aux artistes, aux élus, au milieu des affaires et à la population d'échanger librement. On propose ainsi un espace qui met en commun, qui démocratise la culture pour en faire un enjeu collectif et, sans doute aussi, qui vise à sortir la culture de ses traditionnels retranchements disciplinaires et revendicateurs qui excluent tout échange avec la société civile.

APPEL AU DÉCLOISONNEMENT

Simon Brault appelle au décroisement des chapelles, des pratiques, de la pensée. À la question du présent dossier — « De quel monde le théâtre québécois est-il le contemporain ? » —, la réponse que propose la démarche de Simon Brault suggère que le théâtre a droit de Cité, mais aussi le devoir d'un engagement réel envers la population. Il enjoint le milieu culturel à sortir de l'autoréférentialité qui l'isole trop souvent des grands enjeux sociaux : « Ne nous leurrions pas : l'art et la culture ne sont pas et ne doivent pas être l'apanage du secteur culturel, si important et dynamique soit-il ». Son idéal de l'accessibilité de tous à la culture n'est pas sans heurter la sensibilité syndicale ou professionnelle, provoquant parfois une riposte tranchante contre l'amateurisme ou le dilettantisme que certains veulent à tout prix distinguer des pratiques artistiques professionnelles. Brault soutient pour sa part que le « mépris [des créateurs] ne sert pas l'art et il ne met pas en valeur l'excellence ».

Le théâtre québécois a créé son lot d'œuvres revendicatrices, provocatrices, et ses administrateurs, au cours des quinze dernières années, sont devenus de fins stratèges maniant aisément discours économique et artistique. Bien qu'il soit issu d'une institution à vocation élitiste (très peu d'élus, sentiment de fraternité et lieu de réseautage essentiel à la profession), Simon Brault demande d'abord et avant tout aux siens, les artistes, tout comme il le fait auprès du grand public, dans quelle mesure ils sont prêts à contribuer. À l'image du mot d'ordre du *Rendez-vous 2007 : Montréal métropole culturelle*, rassemblant plus de 1 300 personnes, il préconise que « ceux qui prennent la parole doivent annoncer de quelle façon ils s'engagent à contribuer à l'édification de la métropole culturelle. L'heure n'est plus aux palabres, mais à l'action ».

PAROLE-ACTION

Prendre la parole, c'est s'engager, c'est assumer une responsabilité et accepter d'aller à la rencontre de l'autre. Brault met en œuvre un idéal d'action citoyenne visant à atténuer

la distinction culturelle, sans pour autant évacuer les formes plus difficiles de l'art. La célèbre formule d'Antoine Vitez (qu'il cite et détourne au profit de la culture) lui convient parfaitement : « *Une culture élitaire pour tous.* » Encore faut-il, selon lui, que cette culture soit véritablement accessible, qu'elle ne se limite pas à des pratiques élitistes qui n'entretiennent plus de liens avec la pratique artistique des *amateurs* (qui aiment et qui pratiquent leur art). En cela, Brault rejoint les idéaux des *Copias* et du théâtre populaire dont est issu Michel Saint-Denis, premier idéalisateur de l'École nationale de théâtre. On pourra répondre à ces idéaux qu'il faut également prendre garde à ce que les appuis continus aux formes d'art plus difficiles, forcément moins populaires, ne soient pas détournés ou dilués selon les politiques électoralistes canadiennes qui intègrent fort aisément les principes de la démocratisation de la culture à leurs sombres coupes dans les fonds de soutien à la création et à la diffusion.

Dans son plaidoyer pour une action culturelle qui dépasse la revendication professionnelle et rejoint un projet de société, Simon Brault ne lésine pas sur les reproches à son propre milieu. Il écrit, convaincu que l'épanouissement de l'art et de la Cité sont intimement liés : « *Le secteur culturel devrait chercher à contribuer à la société au lieu de rester campé sur une position revendicatrice. C'est en faisant la démonstration de sa volonté et de sa capacité à participer au développement économique, social et culturel que notre secteur sera reconnu et que ses besoins seront considérés et ses demandes appuyées par les autres.* » Cette pétition de principe a tout de même ses détracteurs...

Le facteur C, à la fois essai, manuel d'action culturelle et témoignage, est l'œuvre d'un gestionnaire de la culture qui voit l'écriture et la parole en tant qu'instruments de changement, à l'encontre d'une rhétorique creuse. Brault cherche à inscrire sa réflexion sur un principe de transmission et d'appel au dialogue à partir d'une connaissance profonde des enjeux disciplinaires tout comme des enjeux sociaux. Malgré l'ouverture consentie aux échanges nourris, on le sent bien seul et assez confortable dans ses positions puisqu'il offre si peu d'occasions de soulever les paradoxes de sa pensée et les ratés de son activité (sans doute y en a-t-il eu ?) en guise de contrepoint. Par contre, depuis vingt ans, le milieu théâtral a peu offert de réflexions nuancées ou abouties qui dépasseraient le manifeste ou la sortie spontanée faisant office de pétition de principe¹. Dans ce contexte, le manuel d'action culturelle de Simon Brault trouve toute sa pertinence.

PORTRAIT D'UN GESTIONNAIRE DE LA CULTURE

Les lecteurs interpellés par la troisième partie du *Facteur C*, soit le récit — par son instigateur — de la naissance, de l'élaboration et de la mise en place d'une action culturelle, s'intéresseront à *Simon Brault. Prendre fait et cause pour la culture* de Laurence Prud'homme, Aurélie Dubois-Prud'homme et Laurent Lapierre. Cet ouvrage constitue une lecture complémentaire au *Facteur C*, tant pour la biographie intellectuelle et morale de Simon Brault que pour

la présentation des contextes particuliers qui l'ont formé. L'organisation de l'ouvrage suit celle du *Facteur C*, et elle est à peu près chronologique : enfance, apprentissage à l'École nationale du théâtre, les Journées de la culture, Culture Montréal et un dernier chapitre sur son rôle comme « homme d'idées ».

L'ouvrage tisse son argumentaire à même la parole du sujet, puisant à des entrevues, des articles, des mémoires et des textes de circonstance. Il s'agit du portrait efficace d'un comptable que l'institution théâtrale a formé et pour qui l'action demeure l'aboutissement de l'engagement intellectuel.

Ce portrait de Simon Brault suit le modèle de l'étude de cas en gestion (une première version du texte a été déposée, en 2005, au Centre de cas HEC-Montréal). L'étude de cas est un récit présentant, selon un principe positiviste, ou bien une situation de gestion digne d'intérêt et d'étude, avec données à l'appui, ou encore — il s'agit du modèle qu'on privilégie ici — le parcours d'un individu axé sur les embûches, les rencontres, les décisions significatives de sa démarche, complété par des annexes permettant d'appuyer certaines hypothèses. Depuis son instauration systématique à la *Harvard Business School*, l'étude de cas est une méthode pédagogique prisée dans les écoles de gestion et qui vise à responsabiliser l'étudiant et à le mettre dans une situation analogue à celle d'un gestionnaire devant des données, un récit, mais sans outils d'analyse ou de cadre théorique pré-établis. Professeur et titulaire de la Chaire de leadership Pierre-Péladeau des HEC de Montréal, Laurent Lapierre offre dans ses nombreuses études de cas des portraits de gestionnaires culturels (souvent québécois) qui démontrent un savoir-faire et un flair généralement en concordance avec leurs milieux. Ces gestionnaires ne jouent pas les spécialistes, ce sont des passionnés animés par « la cause » et « l'appel à l'action », et ils tiennent compte de la réalité de leurs ressources, tout en cherchant de nouveaux modèles qui puissent nourrir les possibles.

Avec *Simon Brault*, l'étude de cas bascule du côté de la biographie d'un acteur culturel présenté comme exemplaire, puisqu'elle sollicite son lecteur à vaincre sa propre inertie, ses propres retranchements. Lu de pair avec *le Facteur C*, cet ouvrage est un plaidoyer pour la parole-action, pour l'engagement du gestionnaire culturel envers sa communauté et l'intérêt subséquent que celle-ci portera à la culture, la sienne, celle qui se manifeste par les arts, par l'action culturelle, mais surtout celle qui se bâtit collectivement, sans quoi il n'y a plus de projet de société. †

1. Il y a bien sûr René Daniel Dubois qui poursuit son projet à la fois sisyphien et dédaléen de relecture de l'histoire et des fondements de la société québécoise, Dominic Champagne qui a publié récemment une plaquette, *Le gouvernement invisible* (Tête Première, 2012) qui s'apparente à une plateforme politique reposant sur la nostalgie d'une révolution tranquille à la Jean Lesage. La lettre de Raymond Cloutier sur les enjeux et les limites du *Beau milieu* (Lanctôt Éditeur, 1999) avait eu un effet boule de neige avec la constitution d'un dossier de réactions à sa diatribe contestant la « surproduction » théâtrale, mais le livre, tout comme le débat soulevé alors, n'aurait été que pavés dans la mare puisque reposant sur une charge, un souhait vociféré, plutôt que sur un véritable programme à réaliser.